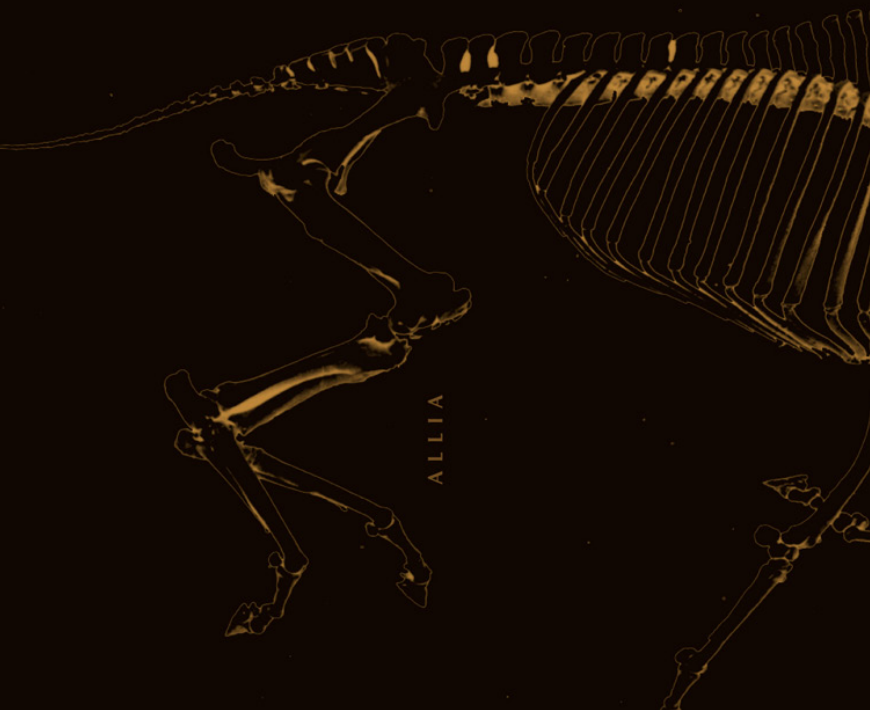


SIMON JOHANNIN
L'ÉTÉ DES CHAROGNES



L'Été des charognes

SIMON JOHANNIN

L'Été des charognes

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2017

ON MARCHAIT sur le bord de la route quand on est tombés dessus, ça faisait déjà quelques jours qu'on le cherchait. Il s'était barré après ça, comme si tout de suite il avait senti que ça allait chier pour lui. Il paraît qu'ils peuvent sentir ce genre de chose les chiens, en tout cas lui il avait bien senti.

C'est Jonas qui l'a vu en premier, il était en train de fouiller dans les feuilles avec sa truffe juste à l'entrée du champ qui part sur la gauche de la route, celle qui mène au hameau qu'on habite tous les deux.

On l'a fait venir un peu plus loin jusque dans la remise avec la grille accrochée au plafond qui servait avant à faire sécher les châtaignes dans le bois avec les grands hêtres. Il voulait pas entrer dans la remise alors on l'a frappé bien fort dans la gueule avec un bâton pour qu'il y aille et il a couru se mettre au fond contre le mur.

Nous on s'est tous les deux mis derrière lui, la porte était très basse et il y avait des feuilles mortes partout sur le sol. On y voyait pas grand-chose parce que Jonas et moi on cachait la lumière du jour qui entraît derrière nous, si bien que le chien il a dû voir que nos ombres se pencher et ramasser les pierres au sol et les lui jeter bien fort en plein sur sa tronche de con.

Il a commencé à gueuler pire que la mort et nous on l'a défoncé avec les pierres jusqu'à ce qu'il gueule plus du tout. Ça a duré longtemps mais à la fin on aurait dit qu'il restait plus que des poils, du sang et un bruit d'os mouillé qui flottait dans l'air humide de la cabane.

On est restés là un moment à sentir la drôle d'odeur se répandre dans la pièce puis on a fait demi-tour, on allait

bientôt nous appeler à table et fallait pas qu'on soit à la bourre si on voulait pas se prendre tout de suite la première droite de la journée.

J'ai grandi à La Fourrière, c'est le nom du bout de gou-dron qui finit en patte d'oie pleine de boue dans la forêt et meurt un peu plus loin après les premiers arbres. La Fourrière, c'est nulle part.

Le père il s'est mis là parce qu'il dit qu'au moins, à part ceux qui ont quelque chose à faire ici personne ne l'emmerde en passant sous ses fenêtres.

Il y a trois maisons, la mienne, celle de Jonas et sa famille et celle de la grosse conne qui a écrasé mon chat, celle à qui il était le chien qu'on a défoncé avec les pierres et qui vient que de temps en temps pour faire ses patates et pour faire chier.

On savait qu'elle l'avait fait exprès, parce qu'un jour on l'avait entendue dire à la mère de Jonas qu'elle trouvait qu'il y en avait beaucoup trop ici des chats.

Au début on voulait prendre le fusil de chez Jo pour faire le coup, mais son père l'avait planqué depuis que Mika le grand frère à Jonas, une fois qu'il était bourré il avait tiré dans le pare-choc du quatre-quatre d'un des types du village parce qu'il avait baisé sa copine derrière un buisson à la fête des châtaignes.

Le cri du chien résonnait encore dans ma tête pendant qu'on avançait lentement sous le tunnel d'ombre que formaient les arbres des deux côtés de la route, le cri que fait le sang quand il coule, le même genre de glouglou qui sort de la gorge des animaux quand on les abat dans les fermes.

Ce con-là il avait que trois pattes depuis qu'il s'était fait rouler dessus par un tracteur. Comme il était marron, le frère de Jonas sur le tracteur il l'avait pas vu avec toute

la boue qu'il y a à l'entrée de la bergerie, alors quand il a fait la marche arrière la patte s'est cassée, l'os est sorti au milieu comme un gros ongle et il a fallu couper net avec un merlin pour pas qu'il crève, le chien.

Moi j'aurais préféré qu'on le laisse crever mais de le voir se faire couper la patte à coups de fendoir par le père à Jonas c'était déjà ça.

Tout en marchant en silence le bout de kilomètre qui nous séparait encore de chez nous, je pensais qu'on avait bien eu raison de le buter ce chien.

Il nous avait tous bouffés au moins une fois, une vraie teigne, il a même chopé un petit au visage. Cette conne de voisine a dit qu'il était tombé sur de la ferraille parce qu'elle voulait pas qu'il en parle le gamin. De toute façon maintenant il a la bouche de travers et il peut plus dire grand-chose, déjà qu'il parlait mal. Depuis le gosse il passe son temps avec les lapins, il les caresse longtemps et il les observe. Il s'en occupe bien des lapins.

Personne lui dit qu'à chaque fois qu'il en manque un c'est pas qu'il est parti cacher les œufs comme il le pense lui, mais c'est qu'il est en train de se faire découper.

Du coup sa mère elle lui raconte qu'il mange de l'autruche ou du kangourou.

Ça le fait marrer le gamin, il y croit dur comme du fer qu'il est en train de manger du requin ou n'importe quelle autre connerie alors qu'il mange un de ses copains.

En repensant à tout ça, je me suis dit que la voisine était vraiment conne de penser que les chats c'était un problème alors que rien que dans le hameau, des chiens il devait y en avoir une douzaine et plus de la moitié étaient à elle.

D'ailleurs en prévision de l'arrivée on a pris un ou deux cailloux dans les mains pour leur balancer dessus des fois qu'ils soient trop agressifs, parce qu'un chien tout seul

c'est très con mais un chien en meute ça l'est pour deux chiens tout seuls.

Quand on a passé le petit pont qui marque l'entrée du hameau, on a été étonnés de pas les trouver là à gueuler après nous mais ils devaient être occupés à manger une charogne quelque part où à courir après un quad.

Jonas est rentré chez lui et moi, je me suis lavé les mains au ruisseau pour pas qu'on voie le sang du chien et qu'on sache que c'est moi qui ai fait le coup.

Mon père était dans le jardin derrière la véranda, il faisait cuire des côtes de porc sur la moitié d'un ballon d'eau chaude disqué dans sa longueur et posé sur des tréteaux en fer qui nous sert de barbecue l'été.

J'ai dû l'aider à faire tenir les braises sous la viande en agitant le grand calendrier en carton de l'année dernière offert par la MSA.

En voyant le cochon cuire doucement, je me suis dit que j'avais pas très faim à cause du chien en bouillie qui m'avait un peu barbouillé, mais j'allais tout manger quand même parce qu'il faut pas trop le faire chier à faire des chichis mon père si on veut pas voler d'un coup à l'autre bout de la pièce.

Et puis les côtes de porc il y a pire je pensais en regardant les gouttes de graisse tomber une à une dans le feu dans des sifflements couleur caramel.

Le barbecue c'est tous les jours en été, parce que dans la maison on peut plus vraiment cuisiner à cause des mouches.

Les mouches elles sont partout, elles font des guirlandes à travers les pièces le long des fils collants qu'on a installés là pour les piéger, et il y en a tellement qu'on voit très vite plus les fils. C'est comme des gros câbles noirs qui vibrent jusqu'à ce que tout le monde soit mort dessus.

Il y en a partout, un bourdonnement sourd qui s'arrête jamais et qui le rend fou mon père alors c'est des grillades au jardin tous les jours.

Dans la maison elles sont même dans les penderies et derrière la cuisinière, on a beau tout couvrir avec des torchons, elles se mettent partout et pondent dans le beurre et les fromages.

Mon père et les autres ils se foutent bien de ma gueule à la fin de chaque repas parce que je refuse de manger le fromage avec les asticots.

Je veux vraiment pas, mais chaque fois je suis forcé de le faire parce que c'est pas poli de pas manger ce qu'il y a à table ils me disent, mais c'est juste pour me faire chier, eux ils sont fiers de manger ça ces cons.

Ça les fait rire de me regarder m'en faire une pleine tartine. "Fais pas la gueule, c'est plein de protéines!" il me dit à chaque fois mon père.

Je fais alors en sorte de bien étaler la pâte blanche pour que les vers soient écrasés et qu'on les distingue plus du reste, et j'avale le tout le plus rapidement possible avec le café pour masquer le goût.

Je veux pas les manger parce que c'est les mouches qui les ont pondus les vers, et les mouches je les vois, elles mangent toutes sortes de merdes.

Des merdes de chien, de vache ou même la nôtre quand on fait derrière les cabanes. Manger des insectes ça m'est égal, un été on a fait griller des sauterelles j'avais trouvé ça cool, mais je veux pas manger ceux qui se nourrissent avec ma propre merde.

J'ai failli tout faire trop cuire, mon père il m'appelle tout le temps couillon de la Lune parce que je pense tout le temps à autre chose que ce que je suis en train de faire, je divague et ça me fait faire des conneries.

On a mangé le cochon en silence tous les deux parce que ma mère elle s'était tirée chez sa sœur depuis quelques jours après une engueulade où le père il avait encore tout cassé dans la maison.

Depuis il restait deux ou trois tas de morceaux de vaiselle, parce que lui il s'en foutait un peu que ça traîne et puis aussi un peu pour la faire chier quand elle rentrerait. Il aime bien nous faire chier moi, mon frère et ma mère.

Mais en attendant, comme on était juste tous les deux on mangeait que des grillades et ça c'était plutôt bien.

J'étais en train de mettre les os dans le seau pour les chiens et lui de finir son rouge dans un pot de yaourt en verre où il mettait ensuite le dessert et puis le café, quand le père de Jonas est arrivé en trombe dans sa Diane toute pourrie.

Il nous a dit de venir vite, qu'il avait besoin d'un coup de main, que c'était le bordel avec les bêtes alors on a tout laissé en plan et on est montés dans la Diane.

Sur la piste qui mène aux parcs qui sont un peu plus hauts après le bois il roulait comme jamais. Il était en furie le père de Jonas, tout rouge, même que ça se voyait fort sous la crasse qui lui recouvre quotidiennement le visage parce qu'un jour il a décidé de pratiquement plus se laver.

Il nous a expliqué que les chiens du hameau, avec quelques-uns de la chasse du matin qui s'étaient perdus, avaient réussi rien qu'en gueulant à nous tuer quarante-six bêtes sur les deux cent trente qu'on avait.

Ils avaient acculé les brebis contre une clôture au fond d'une sagne et elles ont fait le reste du boulot toutes seules en se grimpant les unes sur les autres, elles se sont toutes étouffées comme ça.

Quand on est arrivés on a vu les dégâts, des cadavres partout jusque dans le ruisseau, tellement qu'on a plus eu le droit de se baigner dedans pour le reste de l'été à cause des maladies qu'il y a dans les charognes et qui passent dans l'eau.

Les adultes ont mis le reste de l'après-midi à les tirer et à les aligner pour bien les compter. Comme c'était trop lourd pour nous on s'est juste occupé de donner à manger aux autres et puis on les a regardés faire avec les brebis mortes et pleines de boue.

Le père de Jonas il a appelé l'équarrisseur, et l'équarrisseur a dit qu'il monterait pas avant deux semaines.

Il a eu beau gueuler, le type au téléphone il voulait rien savoir alors ils ont entassé les bêtes dans un coin et tout s'est mis à puer la mort très rapidement.

Comme on était au milieu de l'été, les jours suivants, les bêtes elles ont commencé à gonfler puis à exploser les unes après les autres. C'était vraiment dégueulasse, mais nous vu qu'on avait plus le droit d'aller dans le ruisseau on s'est mis à inventer des nouveaux jeux.

Au moins une semaine après, alors qu'on tournait tous les gamins du coin autour de l'énorme tas de cadavres, il y en a un qui a eu l'idée du jeu de l'Arabe.

Personne ne savait exactement ce que c'était qu'un Arabe, on avait appelé ça comme ça parce qu'un jour un grand du village nous avait raconté une histoire où un Français, un Allemand et un Arabe font le pari de tenir le plus longtemps possible dans une cabane où est enfermé un bouc puant la mort.

Le Français et l'Allemand tiennent pas plus d'une minute et quand l'Arabe entre, c'est le bouc qui au bout de trente secondes sort en hurlant "ça pue l'Arabe! Ça pue l'Arabe!". Nous ça nous avait bien fait marrer alors on avait appelé ça comme ça.